

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT
À DESTINATION DES RELAIS HANDICAP



EXPOSITION

KINSHASA

CHRONIQUES

Palais de Chaillot
Trocadéro – Paris 16^e
citedelarchitecture.fr
#ExpoKinshasa

14.10.2020
05.07.2021

Une exposition
en co-production avec

SÉTÉ
MIAM
Musée International des Arts Modestes

Sommaire

La Cité de l'architecture & du patrimoine	3
Entretien avec la commissaire de l'exposition	4
Présentation de l'exposition.....	6
Cartes et repères démographiques.....	8
Artistes présentés dans l'exposition	10
Citations choisies.....	12
Les thèmes.....	13
→ Traversée de ville.....	13
→ Ville performance	15
→ Ville paraître	17
→ Ville sport.....	19
→ Ville musique	21
→ Ville esprit.....	23
→ Ville débrouille.....	25
→ Ville capital(ist)e	27
→ Ville mémoire	31
Autour de l'exposition	33
Informations pratiques.....	34
Expositions en cours et à venir.....	36

La Cité de l'architecture & du patrimoine

La Cité de l'Architecture & du Patrimoine – établissement sous tutelle du ministère de la Culture - a pour mission de sensibiliser à l'architecture tous les publics, de fournir des ressources aux professionnels, étudiants, historiens et chercheurs, de promouvoir la création architecturale contemporaine. Elle réunit, en une même institution, un musée, une école, une bibliothèque spécialisée et un centre d'archives.

L'architecture accessible à tous

Afin de faciliter l'accès à la culture pour tous, la Cité de l'architecture & du patrimoine met en place une offre culturelle variée. Elle participe à la mission du ministère de la Culture pilotée par Universcience, la Réunion des Etablissements Culturels pour l'Accessibilité (RECA), qui œuvre pour améliorer l'accueil des personnes en situation de handicap.

Dans une démarche d'accessibilité universelle, certains dispositifs ou activités sont inclusifs et d'autres sont spécifiquement dédiés à chaque type de handicap.

La Cité offre ainsi des parcours pour une découverte sensible et une compréhension par tous de l'architecture et de la ville. Observation, échange, expérimentation sont au cœur de l'expérience de visite pour un plaisir partagé.

Entretien avec la commissaire de l'exposition

Dominique Malaquais, historienne d'art, politologue et chercheuse à l'institut des mondes africains (CNRS)

Cette exposition sur Kinshasa propose autre chose que le portrait d'une ville. Il ne s'agit pas d'un regard d'architectes, ni d'urbanistes ou de paysagistes sur une capitale africaine, mais du regard des artistes sur leur ville. Expliquez-nous l'enjeu de ce décalage.

Il me semble que, d'une manière générale, les artistes ont beaucoup à dire sur la façon dont une ville fonctionne. Kinshasa ne fait pas exception. Les artistes avec lesquels nous avons travaillé ont intégré la ville comme sujet dans leur travail. Ce n'est pas juste un arrière-plan. Ils œuvrent dans cette ville, ils en font partie. Ils font des propositions pour elle et à partir d'elle, pour d'autres villes proches et lointaines. Il y a chez eux un désir profond, engagé, de penser la vie urbaine. Est-ce à dire que leur attitude relève d'une approche globale, dépassant de fait Kinshasa ? Tout à fait. Et je dirais que cette approche relève d'une attitude cosmopolite. Ces artistes s'interrogent sur le futur de la ville chez eux et à l'échelle de la planète. Quelle est la nature de leur regard ? On l'imagine critique...Très critique en effet... Même si certains ont un regard poétique, voire onirique, la plupart nous offrent un regard « politique » au sens éthique du terme. Que veut dire la ville dans une société et un monde globalisé aussi complexe et abîmé que celui qu'ils et nous tous habitons ? C'est la question.

Peut-on voir quelque chose d'optimiste dans cette fresque ?

Oui il y a un très grand optimisme, mais pas un optimisme facile. Au cœur de leurs préoccupations, il y a leur façon de voir la ville comme la somme de possibles, comme un espace qui contient énormément d'espoir. Ils ne sont pas engoncés dans un présent qui les rendrait malheureux. Pour autant, les problèmes ne sont pas esquivés, ni l'eau ou l'électricité qui ne fonctionnent pas, ni l'accès aux soins qui est plus que défaillant. Ces artistes sont tout autant lanceurs de critiques, voire d'alertes, que créateurs de poésie. De leur position artistique ressort une très réelle citoyenneté urbaine.

Comment définiriez-vous Kinshasa, quelle est pour vous l'âme de la ville ?

Il y a toujours un risque à vouloir définir une ville. À bien des égards, l'âme de Kinshasa, ce sont ses artistes. Je réfuterais en tout cas l'idée très répandue selon laquelle cette ville serait chaotique, ou informelle au sens de déstructurée. Elle relève au contraire d'une très grande organisation. Il suffit de s'attarder sur les marchés ou chez les cambistes de rue de Kinshasa pour comprendre que rien de cela ne tient de l'informel. Quant aux artistes, pour une très grande majorité d'entre eux, ils sont passés par une ou même deux écoles de beaux-arts.

Comment est venue l'idée de ces « Chroniques » ?

L'idée a surgi du travail des artistes. Il y a une tendance, dans un certain nombre d'expositions et dans la vision d'architectes comme Rem Koolhaas, à regarder les villes africaines sur un mode top down. Pour parler d'une ville, il faut mettre de côté ce type d'approche, la voir de manière plus horizontale.

Des chroniques conçues comme des nouvelles en littérature ?

Oui, en quelque sorte, car la ville, comme les mots, comme les paroles, ne se traverse pas d'une manière linéaire, elle est poreuse. Dans la scénographie, ces chroniques ne sont pas pensées comme des sections, on peut traverser l'exposition comme on le souhaite, faire des allers-retours comme on le ferait dans l'espace urbain lui-même.

Propos recueillis par Francis Rambert, directeur de la Création architecturale, Cité de l'architecture & du patrimoine.

Présentation de l'exposition

Une exposition en co-production avec le Musée International des Arts Modestes de Sète, présentée à la Cité de l'architecture & du patrimoine du 14 octobre 2020 au 5 juillet 2021.

Pour la première fois, la Cité de l'architecture & du patrimoine présente une grande exposition d'art contemporain pour interroger la ville et ses représentations. Le parcours propose une approche de la capitale congolaise, Kinshasa, troisième ville d'Afrique par la taille, née du regard d'artistes dont la pratique est ancrée dans une expérience intime de l'espace urbain.

Soixante-dix artistes congolais, membres pour la plupart d'une très jeune génération de créateurs racontent dans cette exposition la complexité et la richesse de la capitale congolaise. Photographie, BD, performance, vidéo, peinture, slam, etc : leurs travaux offrent de multiples points d'entrée pour penser l'espace urbain kinois. Les œuvres présentées constituent ainsi une écriture plurielle, novatrice et engagée où s'exprime une lecture de la ville comme creuset des possibles. Avec ses quelques treize millions d'habitants et 85% de sa surface auto-planifiée et auto-construite, Kinshasa peut, en effet, être perçue comme le révélateur d'une nouvelle façon de produire la ville.

Sur fond de déambulation, l'exposition s'articule autour de neuf chroniques : performance, sport, paraître, musique, capital, esprit, débrouille, futur, mémoire. Les thématiques sont diverses mais n'ont pas pour objectif d'offrir une vision englobante et exhaustive de Kinshasa. Ces chroniques peuvent d'ailleurs être abordées de manière linéaire ou bien selon l'intérêt et l'envie des visiteurs, en faisant des sauts, des impasses, des allers et retours.

Engagés, à la recherche de manières nouvelles de dire et d'imaginer la ville, tant formellement qu'éthiquement et politiquement, les concepteurs que l'on rencontre dans cette exposition mettent radicalement à mal clichés et images faciles. Ils disent, par la plastique, par le verbe, par le son, Kinshasa telle qu'elles et ils la voient, la vivent, la questionnent, l'imaginent, l'espèrent, la contestent.

Commissariat de l'exposition :

Commissariat Général :

Dominique Malaquais, historienne d'art, politologue et chercheuse à l'institut des mondes africains (CNRS)

Commissariat Associé :

Claude Allemand, membre du conseil d'administration du Musée International des Arts Modestes à Sète

Sébastien Godret, photographe, Curator indépendant - archibd

Éric Androa Mindre Kolo (Bingo Cosmos), artiste

Fiona Meadows, responsable de programme à la Cité de l'architecture & du patrimoine

Coordination à Kinshasa :

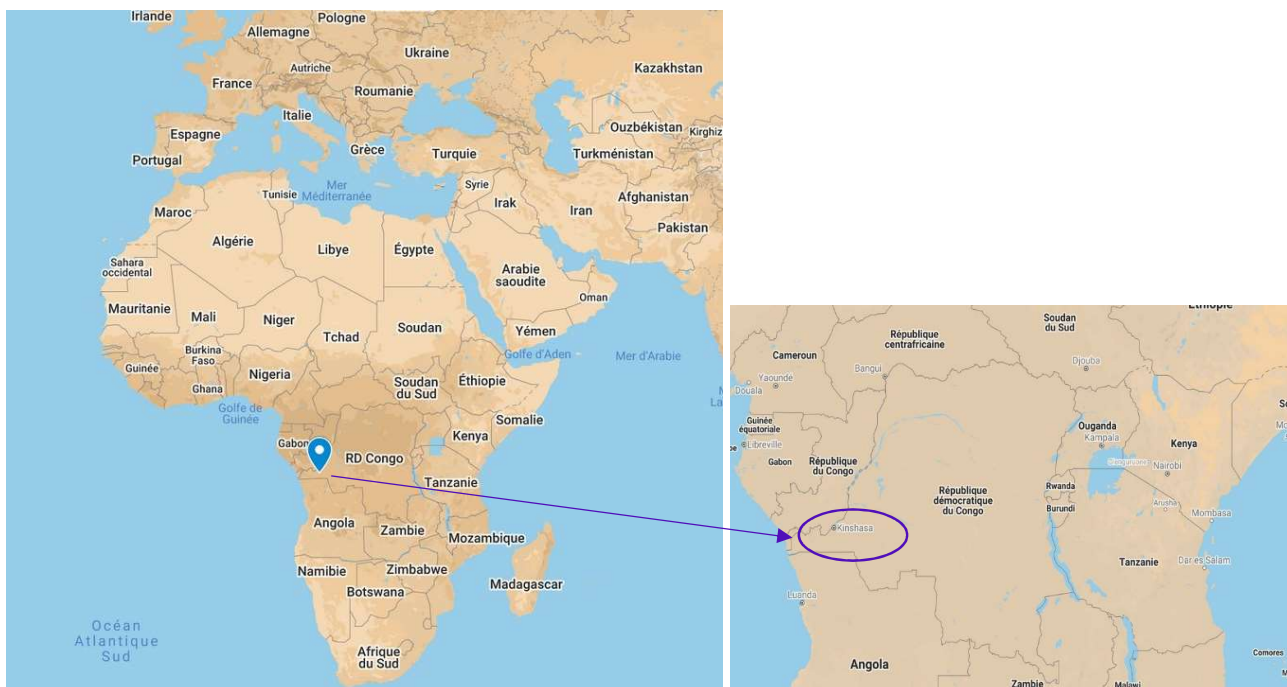
Mega Mingiedi (Eza Possibles), artiste



© CAPA DR Gaston Bergeret

Cartes et repères démographiques

Kinshasa, capitale de la République démocratique du Congo



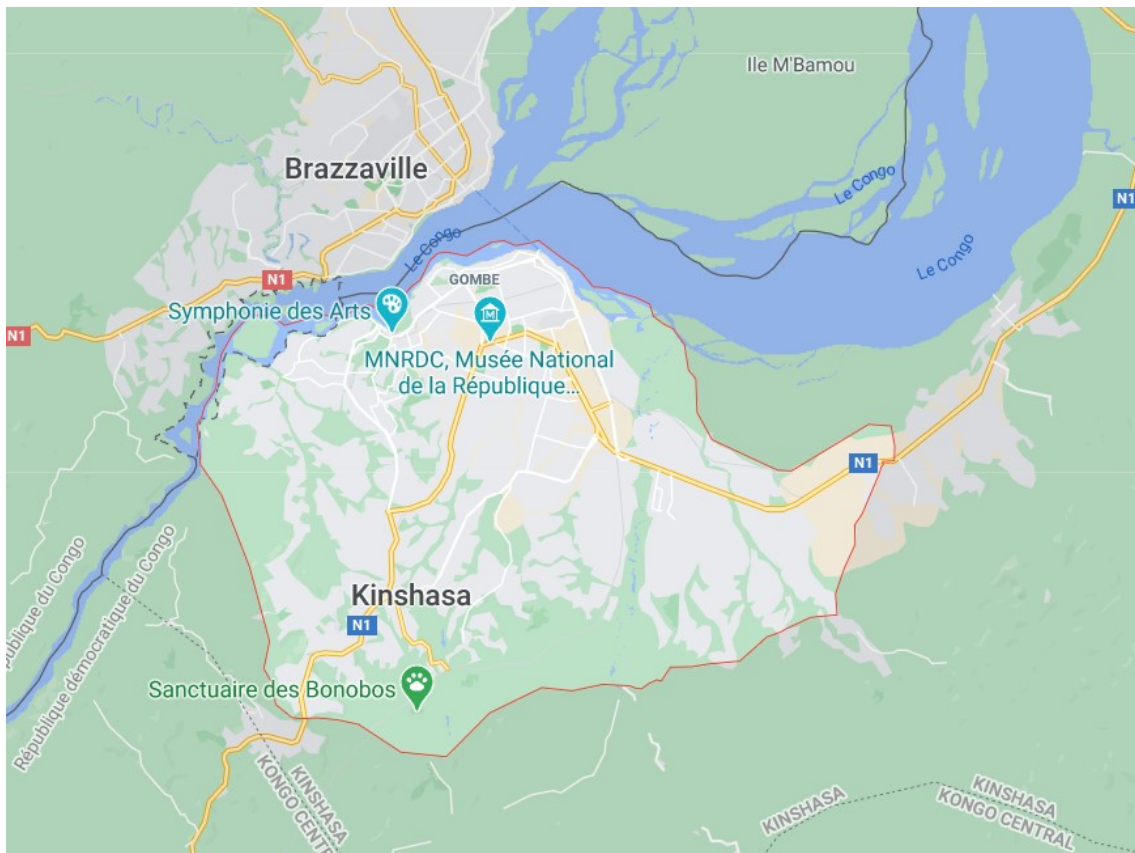
Kinshasa (en lingala¹, *Kisásá*), est la capitale et la plus grande ville de la République démocratique du Congo (RDC) ; elle s'étend sur 9 965 km².

Sa population estimée en 2020 à près de 14,3 millions d'habitants fait d'elle la troisième agglomération urbaine la plus peuplée d'Afrique après Le Caire en Égypte et Lagos au Nigéria.

Kinshasa constitue aussi la plus grande agglomération francophone du monde devant celle de Paris.

Située sur la rive sud du fleuve Congo, elle fait face à la capitale de la République du Congo, Brazzaville. Les limites de la ville étant très étendues, plus de 90 % de sa superficie sont des espaces ruraux ou forestiers. Ses habitants sont nommés les Kinois.

¹ Le **lingala** est une langue bantoue parlée en République démocratique du Congo et en République du Congo.



Données géographiques et comparaison avec Paris et la métropole parisienne :

	Kinshasa	Paris	Métropole parisienne
Habitants	14 342 000 habitants	2 187 526 habitants	7 026 765 habitants
Densité	1 439 hab./km ²	20 755 hab./km ²	8 630 hab./km ²
Superficie	9 965 km ²	105,40 km ²	814,20 km ²

Artistes présentés dans l'exposition

Préambule

Nelson Makengo, photographie — Cédric Mbengi, dit 100% Papier, performance photographiée par Yves Sambu — Julie Djikey, performance photographiée par Pascal Maître — Bebson Elemba, dit Bebson de la Rue, performance photographiée par Sébastien Godret — Yannick Makanka Tungaditu, dit Yannos Majestikos, costumes et performances photographiées par Sébastien Godret et Azgard Wenga Itambo — Eddy Ekete, costume et performance photographiée par Anastasie Langu — Tickson Mbuyi, performance photographiée par Nao Maltese — Michel Ekeba, performance photographiée par Sébastien Godret — Junior Mongongou, Dareck Tubazaya, photographie

Traversée de ville

Mega Mingiedi, techniques mixtes, installations — Sammy Baloji, photographie — Azgard Wenga Itambo, photographies — Benjamin Bibas, enregistrement audio — Gosette Lubondo, photographie — Sinzo Aanza, installation — Olivier Kasongo, dit Olikas, photographie — Junior D. Kannah, photographie — Florent de la Tullaye, vidéo — Paul Shemisi et Nizar Saleh Hirji, vidéo — Éléonore Hellio, Bebson Elemba, Danniell Toya (Kongo Astronauts), installation — Luc Mayemba, BD — Hervé Boliki, BD — Micky Muteba, BD — Rolly Kabuya, BD — Trésor Matameso, dit Papa Divin, BD — André Ditu, BD — Judith Kaluaji, BD — Alain Dinsundi dit Alain Piazza, BD — Albert Luba, BD — Kennedy Nzungu, BD

Ville performance

Julie Djikey, performance photographiée par Pascal Maître — Michel Ekeba, costume — Cédric Mbengi, dit 100% Papier, costume — Christian Bokondji, performance photographiée par Renaud Barret — Fabrice Kayumba, dit Strombondoribo, performance photographiée par Renaud Barret — Junior Mongongou, dit 10 Bureaux, costume et performance photographiée par Dareck Tubazaya — Eddy Ekete, costume — Tickson Mbuyi, costume — Festival KinAct, vidéo de performances (Eddy Ekete, Tickson Mbuyi, Junior Mongongou, Flory Anass Sinanduku, Widjo Wiyombo) — Mega Mingiedi, Eric Androa Mindre Kolo, vidéo de performances

Ville paraître

Yves Sambu, photographie — Jean-Christophe Lanquetin, photographie — Francklin Mbungu, collage — Jean-Paul NSIMBA Mika, dit JP Mika, peinture — M'Pambu Bodo Bodo, dit Bodo Fils, peinture

Ville sport

Dareck Tubazaya, photographie — Widjo Wiyombo, marionnettes — Rek Kandol, photographie

Ville musique

Jean Bosco Mosengo Shula, dit Shula, peinture — Roger Kangudia, photographie — Faustin Linyekula, capture vidéo — Renaud Barret, photographie — Wilfried Luzele, dit Lova Lova, clip vidéo — Fabrice Kayumba, dit Strombondoribo, clip vidéo — Yolande Ngoy, dite Orakle, enregistrement audio — Jean Benoît Bokoli, dit Micromega, enregistrement audio — John Lobb, enregistrement audio — Kongo Astronauts, enregistrement audio

Ville esprit

Géraldine Tobe, peinture — Aicha Muteba Makana, performance photographiée par Barry Mody — Éric Androa Mindre Kolo, installation

Ville débrouille

Cédrick Nzolo, photographie — Isaac Sahani, photographie — Rek Kandol, photographie — Nelson Makengo, vidéo

Ville capital(ist)e

Sammy Baloji, installation — Georges Makaya Lusavuvu, dessin — Sébastien Godret, photographie — Emani Koto Eko, photographie — Maurice Mbikayi, vidéo

Ville futur(e)

Kongo Astronauts, vidéo et photographie — Bienvenu Nanga, sculpture — Hilaire Balu Kuyangiko, dit Hilary Balu, dessin — Sammy Baloji et Filip De Boeck, vidéo — Nelson Makengo, photographie

Ville mémoire

Magloire Mpaka Banona, documents photographiques

Citations choisies

Investir l'espace pour le questionner,
le contester, le reprendre.

Y déployer son corps
pour dire sa colère, son espoir.
Pour s'insurger et rêver.
Tel est l'art de la performance.
— **Noa Jasmine, écrivaine**

Puisqu'on nous a refusé le pouvoir
économique et le pouvoir politique,
nous allons le reprendre
par le pouvoir de l'exhibition du corps.
— **Alain Mabanckou, écrivain**

Paraître, faire croire, faire valoir, faire
semblant...
Kinshasa : ville spectacle, ville narcisses.
— **Filip De Boeck, anthropologue ; Yoka
Lye Mudaba, historien**

S'habiller, c'est l'art de bien choisir,
un rituel sacré, une tradition inviolable,
la vache que l'on immole,
la pose de la première pierre,
voire l'Eucharistie !
— **Joëlle Sambi, écrivaine**

À l'origine d'une ville, sa musique...
Kinshasa dicte sa cadence à l'Afrique.
— **Manda Tchewa, musicologue**

À Kinshasa, ville mondaine, ville laïque,
point de gens ne professant
aucune religion, ne croyant
en aucun dieu ou divinité.
Même parmi les plus agnostiques.
— **Jacques Fumunzanza Muketa,
critique culturel**

Dès l'arrivée à l'aéroport de Kinshasa,
une multinationale prévient :
« *Bienvenue sur cette terre où j'étends
mon pouvoir féodal,
comme beaucoup d'autres copains
d'ailleurs* ».

Ces copains s'appellent Glencore,
Freeport-MacMoran, Total, De Beers,
Castel... Et l'État, qui n'est qu'un
business comme les autres.
— **Sinzo Aanza, écrivain**

J'ai voulu mettre mon art
au service de la communauté
qui est en train de renaître
en vue de créer un monde nouveau.
— **Bodys Isek Kingelez, plasticien**

Les thèmes

→ Traversée de ville

Plusieurs options s'offrent aux visiteurs de cette exposition : procéder par chroniques (il y en a neuf en tout), en allant droit de l'une à l'autre, en zigzag ou en se perdant dans des contre-allées ; contourner ce que l'envie ou le temps ne permettrait pas de voir ; ou encore approcher le tout comme une longue traversée de la ville. Dans cette dernière optique, sur toute la façade droite de l'espace, on trouvera une succession d'œuvres d'artistes pensant Kinshasa comme un paysage qui se déroule, qui se déploie tel un ruban, une bande de Möbius. Ici : parcours à pied, à wewa (moto-taxi), en train ou en voiture, voire en drone, le long d'avenues, de ruelles ou d'impasses, au bord du fleuve Congo, au fil de façades et de murs placardés d'affiches.

Choix d'œuvre :

Mega Mingiedi (né en 1976 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)

Kinshasa I (2018)

Kinshasa II (2018)

Technique mixte sur papier kraft, Avec l'aimable autorisation de l'artiste

VOIR

Un peu croquis, un peu bande dessinée, vastes vues d'ensemble et détails de coin de rue : l'œuvre de Mega Mingiedi défie les catégories.

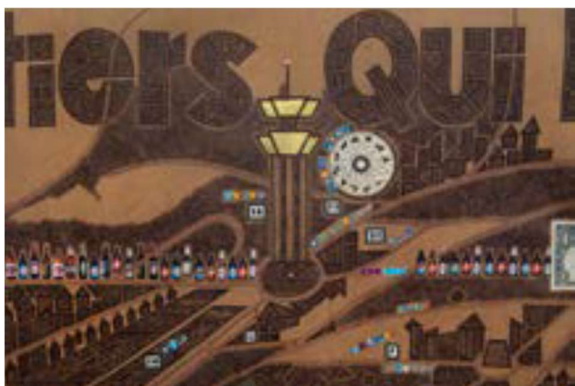
L'artiste déploie un mélange foisonnant de poésie graphique, de collage, de dessin architectural et de cartographie. Dans le diptyque Kinshasa I et II, l'artiste explore plusieurs aspects clés de Kinshasa : immensité de la ville ; densité de l'habitat dans les quartiers dits populaires et impact de cette concentration sur les corps ; opposition entre centre-ville « planifié », d'origine coloniale, et autoconstruction de la périphérie – opposition qui, à y regarder de plus près, s'avère être moins évidente qu'on aurait pu le penser...

COMPRENDRE

Dans Kinshasa I, l'artiste prend pour focale la ville dite officielle. Les quartiers y sont désignés tels que par la municipalité.

L'artiste attire l'attention sur les dangers du boom immobilier, au gré duquel des centaines de parcelles changent de main chaque jour, souvent dans des conditions qui ont pour effet de spolier des familles entières.

Dans Kinshasa II, c'est le regard des Kinois eux-mêmes qui est privilégié ; ainsi, communes et quartiers sont identifiés ici par leurs appellations en langila, slang kinois développé au début des années 2000. Ici c'est l'histoire politique qui est pointée ; le personnage dominant la droite de la composition désigne du doigt l'endroit où le président Laurent-Désiré Kabila a été assassiné le 16 janvier 2001.



© DR Mega Mingiedi

→ Ville performance

Aux mains d'artistes à travers le monde, la performance aujourd'hui interroge avec acuité la brutalité de systèmes économiques et politiques qui ravagent vies, espaces et possibles. Les Afriques, dans ce contexte, jouent un rôle clé. Sur le continent et dans ses diasporas, depuis les années 1980, se dessine un saisissant paysage performatif, articulé d'une part à une critique cinglante de ces systèmes et d'autre part à l'élaboration de puissantes formes de résistance. Kinshasa et le Congo plus largement occupent une place de choix dans ce paysage. La performance y est une force de proposition majeure. En lien étroit avec la ville – car c'est en général dans l'espace urbain, en public, qu'elle se pratique – elle prend position, exprimant avec intensité, humour et poésie un refus du statu quo.

La performance telle qu'elle est pratiquée à Kinshasa est ancrée dans une histoire au long cours, indissociable de celle du Congo et du continent africain tout entier : histoires de villes, de l'art, d'intersections entre création et politique. Les performeurs dont on rencontre ici le travail puisent dans ce terreau fertile. Ils le manient et le remanient au gré d'enseignements – nombre d'entre eux ayant fait des études d'art –, de transmissions entre générations, de collaborations en personne et sur les réseaux sociaux avec des praticiens venus d'autres horizons, d'actions menées en commun. Leur art est un art du partage à visée locale et globale : un outil déployé pour raconter, imaginer, refaire la ville et, ainsi, le monde.

Choix d'œuvre :

Julie Djikey (Née en 1987 à Kinshasa ; vit et travaille à Lognes)

Ozonisation – Troisième ruelle (2013).

Performance photographiée par Pascal Maître, deux tirages numériques

VOIR

Corps enduit d'une mixture d'huile de moteur et de cendre de pneus brûlés, lunettes solaires, soutien-gorge en boîtes de conserve, réservoir de véhicule porté en bandoulière : Julie Djikey conduit un véhicule tout terrain, en réalité un jouet, assemblage hétéroclite d'objets récupérés.

COMPRENDRE

Exécutée en 2013 dans les rues de Bandalungwa, ancien quartier de fonctionnaire, aujourd'hui haut lieu de la sape, la performance sera montrée en 2014 à Yaoundé (Cameroun) lors de la biennale RAVY, puis en 2016 à Dortmund en Allemagne. De Paris Match à National Geographic, les photos qu'en prend Pascal Maître font le tour du monde. Trou dans la couche d'ozone, réchauffement climatique, pollution urbaine : cette performance de Julie Djikey dénonce la destruction de la planète par l'action des êtres humains.



© DR Julie Djikey, Pascal Maître

→ Ville paraître

Culture urbaine axée sur le port et l'exhibition de vêtements de luxe, la Sape (Société des ambianceurs et des personnes élégantes) naît dans le contexte de la période coloniale, à Brazzaville, sur la rive droite du fleuve Congo. « D'emblée, écrit l'historien Didier Gondola, elle signale une répudiation du stigmatisme raciste de "peuple nu" dont l'Occident affuble les Africains ». Au début du 20^e siècle, les habits usagés de colons, remis en guise de salaire à leurs domestiques, sont adoptés, puis adaptés avec goût par ces derniers. Dans les années 1920, au contact de travailleurs venus des colonies anglophones d'Afrique de l'Ouest, réputés pour la « modernité » de leur mise, et au moyen d'importations de vêtements haut-de-gamme commandés en France par des Brazzavillois, se développe un vaste complexe de pratiques centrées sur la quête de l'élégance. Très vite, ces pratiques s'étendent à Léopoldville, la Kinshasa coloniale. Sous la férule belge, puis après l'indépendance, elles vont s'amplifiant, tant à Kin que dans la diaspora congolaise – en particulier à Paris. Repensées et reformulées au jour le jour, car la Sape est un phénomène ultra versatile, elles font de nombreux émules aujourd'hui. Écrivains, musiciens, photographes, cinéastes, peintres et bédéistes contemporains en célèbrent l'élan créateur.

Pour certains observateurs et pour de nombreux praticiens de la Sape, celle-ci est fondamentalement contestataire ; de tout temps elle a été le fait d'hommes (et, dans une moindre mesure, de femmes) exprimant via le paraître un refus du statut subalterne imposé à la majorité par une minorité au pouvoir. Pour d'autres, au contraire, la fascination pour le luxe qu'implique la Sape constitue une inféodation à l'ordre établi.

Choix d'œuvre :

Francklin Mbungu (né en 1972 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)

Sapeurs, Sapeur Francklin, Nakotika yo te (2018).

Technique mixte sur toile, 90x110 cm, 100x120 cm, 100x120 cm

VOIR

À l'aide de ciseaux et de lames de rasoir, il découpe en fines lamelles et en franges du papier de couleur qu'il fixe sur des toiles. Cette technique, dont il se revendique le seul praticien de la ville, lui permet de créer des scènes d'une remarquable densité, tant visuelle que tactile. Parmi ses sujets de prédilection : sapeurs et musiciens vêtus d'élégants habits aux coloris exubérants.



© DR Francklin Mbungu

COMPRENDRE

La très grande majorité des artistes exposés a étudié à l'Académie des beaux-arts de Kinshasa. À cet égard, Francklin Mbungu fait figure d'exception. S'il est souvent présenté comme autodidacte il connaît cependant très bien la scène de l'art urbain congolais. Fils d'antiquaire, il est agent d'artiste avant de se lancer dans l'art et de ce fait, côtoie de nombreux peintres.

« Ce qui me plait, c'est d'abord le travail sur la couleur, explique-t-il. Je reproduis de vieux modèles de pagnes, des pantalons patte d'éléphant et des coupes afro. J'aime ces années-là car depuis les mentalités ont changé. Les gens ont moins d'élégance, moins de style. Ils vivaient mieux et plus heureux à l'époque et cela m'inspire. »

→ Ville sport

Le sport occupe une place fondamentale à Kinshasa. D'un bout à l'autre de la ville, des athlètes s'entraînent, souvent dans des conditions difficiles. Les travaux d'artistes que l'on voit ici racontent le rôle clé du football et de la boxe. Ils s'ancrent expressément dans le quotidien. Ce ne sont pas les lieux phares de la capitale – le Stade des martyrs pour le foot, le Shark club pour la boxe – qui sont représentés, mais les espaces de tous les jours : coins de rue, gradins délabrés, rings et terrains de fortune.

Là se façonne et se rejoue une histoire complexe liant sport et pouvoir. Outil déployé par les autorités coloniales belges pour canaliser le potentiel dissident de la jeunesse, à la veille de l'indépendance le sport se mue en puissante force libératrice. En 1959, au stade Roi-Baudoin (du nom du souverain belge), un match de foot controversé met le feu aux poudres ; malgré une répression sanglante, le régime colonial ne se relève pas et, peu après, capitule. Le 30 juin 1960, dans le même stade, Patrice Lumumba est nommé Premier ministre d'un Congo enfin libre. Après l'assassinat de Lumumba en janvier 1961, commandité par Bruxelles et Washington, le stade, renommé, est investi par Mobutu Sese Seko, hissé au pouvoir par ces mêmes acteurs. En son honneur s'y tiennent de grandioses spectacles mettant en scène des centaines de danseurs devant des dizaines de milliers de spectateurs, ainsi que des matchs de foot et de boxe que Mobutu instrumentalise à de redoutables fins politiques. En octobre 1974, le plus célèbre de ces événements oppose Mohamed Ali à George Foreman pour le titre de champion du monde de boxe poids lourds. Moment pivot, ce « combat du siècle » reste gravé dans la mémoire urbaine.

Choix d'œuvre :

Widjo Wiyombo (né en 1986 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)

Ali-Foreman (2016)

Paire de marionnettes confectionnées en papier mâché et en tissu

VOIR

Ici Widjo Wiyombo rejoue le match Mohammed Ali - George Foreman qui verra Ali sacré champion du monde poids-lourds en 1974 avec ses marionnettes. Ali est paré des couleurs de l'Afrique noire, rouge, vert et jaune tandis que George Foreman affiche les couleurs du drapeau américain. C'est qu'Ali, pour Kinshasa et bien avant sa victoire, était le champion du peuple et du continent tout entier.

Aux terrasses des cafés de Kinshasa, les enfants font le show en faisant danser des marionnettes qu'ils ont eux-mêmes fabriquées. C'est la tradition, depuis des décennies. Avec ses poupées géantes et la gestuelle qui les accompagne, le marionnettiste Widjo Wiyombo a fait de cette tradition un art qu'il transmet aux enfants kinois dans sa propre école, située à quelques kilomètres de Kinshasa.

COMPRENDRE

30 octobre 1974, 4 heures du matin, au Stade du 20 mai, dans le quartier de Matonge, Mohammed Ali est contre George Foreman. À Kinshasa le match Ali-Foreman est resté gravé dans les mémoires. Hommes, femmes, enfants, toutes générations confondues, en connaissent le déroulé. Foreman est plus jeune et plus fort, Ali interdit de ring aux Etats-Unis pour trois longues années après avoir refusé de combattre au Vietnam, ne semble pas au mieux de sa forme. Mais celui-ci déploie une tactique à laquelle personne s'attend, dos aux cordes, il épuise Foreman qui s'effondre au huitième round.



© DR Widjo Wiyombo

→ Ville musique

L'existence à Kinshasa est rythmée par la musique : rumba, soukous, ndombolo, rap, hymnes chrétiens... On aurait tort de penser cette bande-son comme un simple arrière-plan ; elle est partie prenante de la ville, en constitue un élément quasi architectural. C'est le cas, d'une part, à cause des décibels ; on rencontre dans Kin de véritables murs de son. D'autre part, de longue date, il existe un lien structurel entre la musique et la vie politique de la capitale congolaise. Lorsque Patrice Lumumba, Premier ministre du Congo indépendant, accède au pouvoir en 1960, il nomme au poste de Secrétaire de l'information un des pères de la rumba, Joseph Kabasele, dont l'« Indépendance cha-cha » a fait danser l'Afrique tout entière. Sous Mobutu, au pouvoir pendant plus de 30 ans, après l'assassinat de Lumumba en 1961, Kabasele est évincé ; pour le leader à la toque de léopard, la rumba n'a de raison d'être que celle de le célébrer lui, raison qu'il impose à tous les grands de la musique congolaise. N'y échappent que ceux qui, comme Ray Lema, se lancent sur les routes de l'exil. Sous les politiciens qui suivent Mobutu à la tête du pays, et en particulier sous Joseph Kabila (2001-2019) et Étienne Tshisekedi (le président actuel), la rumba et le ndombolo continuent à servir les intérêts des dirigeants. À tel point que naît une révolte. Dans la diaspora congolaise, les Combattants se constituent en force de frappe : jeunes d'origine congolaise vivant à Paris et à Londres, ils s'élèvent puissamment contre ce qu'ils perçoivent comme l'inféodation au pouvoir de stars telles Werrason, Koffi Olomide et Fally Ipupa, allant jusqu'à faire annuler leurs concerts.

S'il est moins connu à l'international que la rumba, le hip-hop congolais, lui, est souvent contestataire. De Lexxus Legal, Bebson de la Rue, Orakle, et Alesh (depuis Kinshasa même) à Baloji, Youssoupha et Maître Gims dans la diaspora, il émet une critique acérée de l'ordre social tant au Congo qu'à l'échelle globale.

Choix d'œuvre :

Jean Bosco Mosengo Shula, dit Shula (né en 1959 à Nioko, RDC ; vit et travaille à Kinshasa)

Triptyque : Kin méli-mélo (2018)

Acrylique sur toile, 139x120 cm ; 139x120 cm ; 120 x 120 cm

VOIR

La vie de Kinshasa est rythmée par la musique. Rumba, soukous, ndombolo, rap, électro-tradi,...: la bande son est multiple et omniprésente. Shula montre ici les principaux espaces où elle se déploie : terrasses de bars, pistes de danse, églises. Dans ce triptyque, on retrouve des touches caractéristiques de son œuvre : critique sociale (un pasteur arrache la blouse d'une femme qui prie, les bras levés au ciel, tandis que des paniers d'offrandes déversent à même le sol dollars et francs congolais) ; fascination pour la technologie et le numérique (clés USB, prises et mini-jacks s'avancent, telles des tentacules, vers un couple en liesse). Ensemble, les trois tableaux constituent un clin d'œil à l'histoire de la peinture populaire congolaise. On y entrevoit des références à la scène culturelle et musicale kinoise telle que dépeinte par le célèbre Moke (1950–2001) qui fut l'un des pères de la peinture congolaise, auprès de qui Shula, en qualité d'assistant et de cousin découvre sa vocation à 15 ans.

COMPRENDRE

La peinture narrative de Shula est un moyen de faire une critique du monde contemporain en dénonçant les injustices politiques, en sensibilisant et éduquant la population sur des sujets d'actualité. Ses peintures sont donc un moyen d'exprimer la voix des sans voix en prenant position sur des faits et problématiques actuelles touchant principalement les congolais et plus largement les africains et les citoyens du monde. Ses toiles traitent de problèmes mondiaux : la politique internationale, le réchauffement climatique ou encore le développement du numérique. Shula Mosengo se distingue néanmoins des autres maîtres de la peinture populaire qu'il cite tels que Chéri Samba (né en 1956), Chéri Chérin (né en 1955) ou JO Mika (né en 1980) par ses choix de couleurs. Elles sont particulièrement vives et donnent parfois un côté irréel aux œuvres de l'artiste.



© DR Shula

→ Ville esprit

Kinshasa est de bout en bout traversée par les quêtes spirituelles. Souvent synchrétiques, elles prennent de nombreuses formes. Les religions dites du livre – christianisme, islam, judaïsme – sont toutes trois présentes, sans qu'il soit en aucun cas possible de parler de monolithisme. La première domine, via l'Église catholique romaine, importée par le régime colonial et déployée par lui comme « facteur indispensable à une colonisation durable et féconde » (ainsi écrivait au pape Léon XIII le roi Léopold II de Belgique en 1886).

Puis il y a les Églises d'obédience protestante et orthodoxe. Le protestantisme fait florès, tant dans sa forme « classique » qu'à travers les Églises dites « charismatiques », du « réveil » ou encore du « miracle » – Églises d'inspiration évangéliste et pentecôtiste qui, depuis une quarantaine d'années, font l'objet d'une adhésion devenue massive.

Autre variante du christianisme, très présente dans la capitale : le kimbanguisme, né en 1921 à Kinshasa (alors nommée Léopoldville). Sa figure clé, Simon Kimbangu – Ngunza ou prophète, pour ses adeptes – fut condamné à la réclusion à perpétuité par le pouvoir colonial pour avoir prêché l'amour entre les êtres humains et l'égalité entre Noirs et Blancs.

Présents également : des mouvements inspirés de faits prédatant l'incursion coloniale. Le Bundu dia Kongo en est un. Il puise aux sources du célèbre royaume Kongo (14e-19e siècle), dont Ne Muanda Nsemi, le leader du BDK, prophétise la renaissance. Ne Muanda Nsemi se dit investi par les esprits d'une mission : « sauver la race noire ». Ses prises de position, à la fois spirituelles et politiques, lui ont valu d'être emprisonné en 2017 pour « outrage au chef de l'État ».

Choix d'œuvre :

Éric Androa Mindre Kolo (né en 1983 à Aru, RDC ; vit et travaille à Strasbourg)
Absence (2018)

Installation, Cercueil, fleurs artificielles, écran vidéo, 30 tirages numériques, 320 x 350 cm

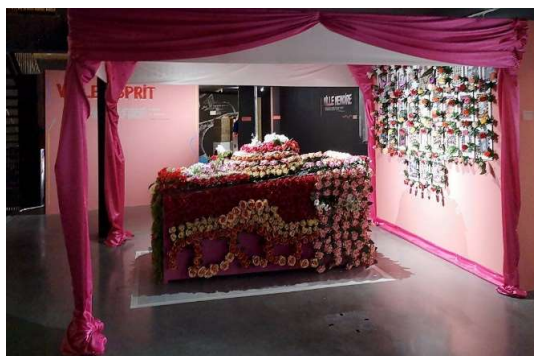
VOIR

L'œuvre prend la forme d'une chapelle ardente revêtue d'étoffes. On y voit un cercueil orné de fleurs artificielles et équipé d'un écran vidéo sur lequel passe en boucle des images dans lequel on voit l'artiste, trente-et-un ans après la mort de son père chercher la tombe de celui-ci. Les couleurs, comme celles des fleurs et des étoffes, sont vives, car les lieux de deuil kinois sont aussi des lieux de réjouissance, de spectacles, de rendez-vous d'amoureux.

« À l'âge de quatre ans, j'ai perdu mon père. En conséquence, ma sœur et moi avons dû quitter ma mère et notre ville natale d'Aru, dans la province d'Ituri, pour aller vivre avec notre oncle paternel à Kinshasa. Je garde un souvenir très vif des obsèques, souvenir qui a été renforcé par les nombreuses occasions où, enfant, à Kin, j'ai assisté à des funérailles. L'installation met en scène ces souvenirs et d'autres encore. »

COMPRENDRE

À travers cette installation, l'artiste tente de répondre à ces questions : comment peut-on penser aux morts ? Comment les évoquer ? Les immortaliser ? Il ne s'agit pas dans cette installation d'une mort en particulier, mais de multiples décès : celui de son père, mais aussi celui d'autres membres de sa famille, d'amis, de personnes dont il a entendu parler mais sans avoir l'occasion de les rencontrer – musiciens, religieux, hommes politiques...



©DR Éric Androa Mindre Kolo

→ Ville débrouille

Depuis une trentaine d'années, la débrouille, ou système D, est devenue une dimension centrale de la vie à Kinshasa. Moins de 5% de la population bénéficie d'un travail salarié et l'État et les services publics sont à bien des égards en faillite. Confrontés à cette situation, beaucoup se replient sur le fameux « Article 15 » – « Débrouillez-vous pour vivre », clause constitutionnelle imaginaire rendue célèbre dans les années 1980 par le chanteur Pépé Kallé. L'injonction vaut autant pour ceux qui vivent dans la pauvreté que pour les nantis : la débrouille a investi toutes les couches sociales.

« La débrouille, écrit la chercheuse Sylvie Ayimpam, c'est l'art de trouver chaque jour des solutions aux difficultés de la vie, d'inventer des stratagèmes complexes pour se sortir d'un problème en dribblant, en rusant, en extorquant. C'est l'art aussi de coopérer, d'échanger, de se soutenir – d'être solidaire, de faire face ensemble. Il s'agit non seulement d'un état d'esprit général, mais aussi d'une manière d'être au cœur d'une culture urbaine partagée ».

Un ensemble presque illimité de pratiques est concerné. Qu'elles soient économiques, politiques, sociales, culturelles, elles se fondent sur l'inventivité qui se manifeste notamment dans le foisonnement du petit commerce et des innombrables petits métiers. On qualifie couramment ce genre d'activités d'*informelles*. Le terme est à utiliser avec précaution. Souvent développées de manière non officielle, avec peu de moyens, par des personnes modestes, ces activités ne sont pas pour autant anarchiques. Bien au contraire. De nombreuses règles, souvent contraignantes, les régissent, sécurisant tant bien que mal les conditions de vie et de travail et œuvrant ainsi à contrer la défaillance étatique et le désordre institutionnel.

Choix d'œuvre :

Cédric Nzolo (né en 1985 à Isoro, RDC ; vit et travaille à Kinshasa)
Walking 338 (2018)

Photomontage, tirage numérique

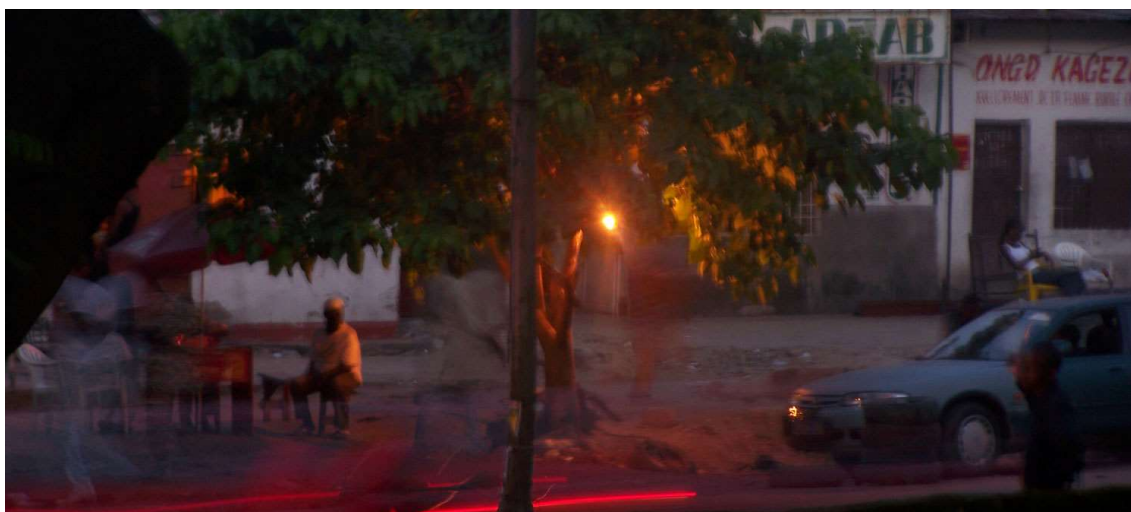
VOIR

Cédric Nzolo suit hommes, femmes et enfants à la tombée de la nuit à la recherche de lieux où la lecture, les rencontres, les promenades sont rendues possibles par des sources inattendues de lumière. Des étudiants font leurs devoirs à la lueur d'une enseigne en néon ; la face d'un smartphone illumine un visage entrevu au coin d'une rue ; ce qu'il reste d'un trottoir est rendu visible par les phares d'une voiture passant en trombe ; une ampoule nue dessine un halo au-dessus d'un vendeur de pain ; un étalage de tomates rougeois sous la flamme d'une lampe à pétrole fait maison ...

COMPRENDRE

L'électricité est souvent interrompue à Kinshasa en l'absence d'un générateur. Après 18h, les quartiers populaires sont plongés dans l'obscurité. Pourtant, la nuit y est vivante, habitée.

« Nous vivons ce problème comme si cela étaient un élément inévitable du quotidien : coupure d'électricité, délestage et autres vocabulaires ... je grandis dans ces situations où l'on reste assis sur une chaise malgré tout ce qu'on veut faire ou qu'on programmait de faire, il faut attendre que l'électricité veuille bien embraser nos lampes de sa présence (...) mon travail raconte ces moments de solitude et de profonde introspection à travers une ville qui vit mieux la nuit que le jour. »



© DR Cédric Nzolo

→ Ville capital(ist)e

Pauvreté, déglingue, délestages, mais aussi déploiement de richesses frisant l'obscène : Kinshasa est tiraillée entre misère et opulence. On pourrait s'en tenir là, n'évoquant qu'une économie des extrêmes. On n'aurait pas entièrement tort. À la violence du système colonial est venue s'agréger celle de dirigeants postindépendance, avançant main dans la main avec le grand capital, et la ville en a durement souffert. N'empêche, il est d'autres histoires qu'il importe de raconter. Si une classe moyenne peine à se développer (en 2015, pour le Congo tout entier, elle ne représentait que 10 à 12% de la population), elle existe bel et bien. Penser l'économie de Kinshasa implique qu'on la prenne en compte et, avec elle, les imaginaires qu'elle suscite.

Parler de l'économie de la capitale congolaise revient aussi, peut-être surtout, à parler de globalisation et de néolibéralisme. La plupart des transactions s'y font en dollars. Dans les halls de luxueux hôtels et dans les bureaux hyper climatisés de la Gombe, quartier huppé du centre-ville, des affaires sont traitées qui se chiffrent en centaines de millions d'euros, de renminbi et de dollars – eux encore. Au cœur de ces transactions : métaux précieux extraits à l'est du Congo par des multinationales rapaces, et BTP et infrastructure, prés carrés de compagnies européennes et asiatiques.

À ces affaires qui font du Congo un important nœud au sein de réseaux globaux de la haute finance s'en articulent d'autres reliant les marchés de Kinshasa à ceux de nombreuses villes d'Afrique, d'Europe, d'Asie, des Amériques et du Moyen-Orient. Là aussi se tissent de solides réseaux transnationaux, via lesquels circulent marchandises, personnes, idées et, de ce fait, modes et façons novatrices de vivre la ville.

Choix d'œuvre :

Georges Makaya Lusavuvu (né en 1969 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)
Triptyque sans titre (2018)

Stylo bille sur papier - 100x100 cm, 100x100 cm, 100x100 cm

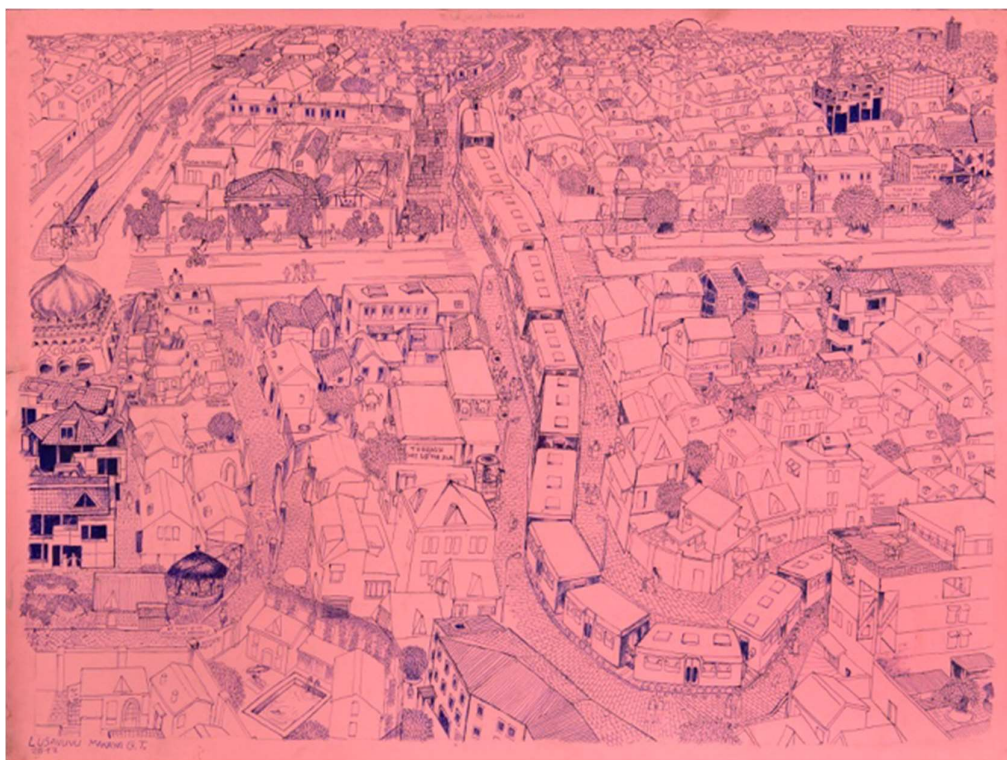
VOIR

Georges Makaya Lusavuvu dessine sur grand format des villes mêlant des détails inspirés de Kinshasa à un imaginaire hallucinant.

Dans cette ville rêvée, ordonnée, côte-à-côte, se déploient gratte-ciel flambant neufs et coquettes maisons, autoroutes tout droit sorties d'un film de science-fiction et rues ponctuées de jardins maraîchers. Cette ville futuriste n'est pas sans rappeler la ville de « Metropolis » de Fritz Lang.

COMPRENDRE

Peintres, dessinateurs, photographes, sculpteurs, cinéastes imaginent la capitale congolaise telle qu'elle pourrait être si les fonds nécessaires étaient débloqués pour faire d'elle une ville à la hauteur des ambitions de ses habitants. Le Kinshasa de Georges Makaya Lusavuvu marie onirisme et espoir, possibles et projections futuristes.



© DR Georges Makaya Lusavuvu

→ Ville future

La thématique du futur joue un rôle important dans le travail de nombreux artistes kinois. Souvent, elle prend des tournures de science-fiction : futurs d'architecture – on pense là aux extraordinaires maquettes de villes visionnaires créées par Bodys Isek Kingelez (1948-2015), Rigobert Nimi (1965-) et Pume Bylex (1968-) ; futurs de vie urbaine (travaux de Danniel Toya (1995-) et de Bienvenu Nanga (1968-), de Nelson Makengo (1990-), Bebson Elemba (1975-) et du collectif Kongo Astronauts (2013-), tous présents dans Kinshasa Chroniques) ; idéaux d'exploration spatiale (Jean Bosco Mosengo Shula [1959-])...

Pour la plupart, ces travaux ne sont pas directement influencés par l'Afrofuturisme, courant d'idées né dans la diaspora africaine, que l'on fait habituellement remonter aux années 1950 mais dont les racines sont à rechercher dans l'indicible violence de la traite négrière. Néanmoins, avec le meilleur de la littérature, de la musique et des arts afrofuturistes, ils partagent une vision d'alternatives possibles qui recèle un puissant potentiel critique. Peuplés de robots, de cyborgs, de super-héros et de cosmonautes mi-homme, mi-machine, les imaginaires qu'ils véhiculent et les mondes qu'ils convoquent sapent les bases de systèmes hégémoniques actifs à l'échelle globale – systèmes qui n'auraient pas vu le jour sans l'esclavage, le colonialisme et, plus largement, l'exploitation féroce de corps et de ressources par le grand capital.

Au cœur de ces imaginaires se déploie un humour parfois corrosif et, simultanément, une poésie, voire un onirisme, qui font des œuvres que l'on rencontre ici des propositions au pouvoir évocateur hors du commun.

Choix d'œuvre :

Bienvenu Nanga (né en 1968 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)
13 robots (2018)

Métal et objets trouvés, Environ 20 cm

VOIR

Bienvenu Nanga fabrique des robots, il sculpte et fabrique, avec du matériel récupéré dans les rues de Kinshasa, des navettes spatiales, des robots sentinelles et des villages extraterrestres. Pour « Kinshasa Chroniques », il a créé une colonie de robots miniatures. Certains s'apparentent à des cyborgs ; d'autres paraissent purement mécaniques. L'un, tel un ange, est équipé d'ailes.

COMPRENDRE

La thématique du futur joue un rôle important dans le travail de nombreux artistes kinois, toutes générations confondues. Souvent, elle prend des tournures de science-fiction. C'est le cas chez Bodys Isek Kingelez (1948-2015), Rigobert Nimi (1965-) et Pume Bylex (1968-), bâtisseurs, chacun à sa manière, d'extraordinaires maquettes de villes futuristes.



© DR Bienvenu Nanga

→ Ville mémoire

Kinshasa porte sur son passé un regard à la fois fier et ambivalent. C'est que la capitale congolaise a jadis été autant source d'orgueil que lieu de profondes violences physiques et psychiques pour ses habitants. Celle que l'État colonial belge vantait comme un joyau de l'urbanisme moderniste était d'abord pour ses citoyens congolais une ville où régnait une brutale ségrégation entre « maîtres » blancs et « sujets » noirs. Quant à celle que le régime Mobutu, dans les années 1960 et au début des années 1970, nommait « Kin la belle », perle d'une Afrique enfin libérée du joug colonial, en matière de liberté de parole, elle n'offrait à ses habitants qu'une option : exalter l'homme que l'assassinat de Patrice Lumumba, père de l'Indépendance, avait hissé au sommet du pouvoir. En même temps, et c'est essentiel, sous la colonie comme sous Mobutu, la ville était le creuset d'une extraordinaire vitalité culturelle. Cette créativité célébrait l'espace urbain et, simultanément, là où le besoin s'en faisait sentir et avec beaucoup de finesse, le critiquait, (re)mettant en question le statu quo.

Sur toute la longueur de l'espace consacré à Kinshasa Chroniques se déploie une fresque photographique : montage, collage, découpage de photos prises pour la plupart à Kinshasa entre le début du 20^e siècle et les années 1970-80. Il ne s'agit pas d'un panneau documentaire, d'un survol du passé de la ville, mais d'une évocation partielle, poétique, de ce passé et de ce que sa mémoire peut aujourd'hui représenter pour une génération qui ne l'a pas connu. Les images qui constituent ce montage ne sont pas issues d'un fonds photographique institutionnel – rien de tel au Congo aujourd'hui, ce qui fait que Kinshasa est coupée de pans entiers de sa mémoire visuelle. Elles ont été collectées par un jeune artiste kinois, Magloire Mpaka Banona, dans un geste visant à restituer la valeur de cette mémoire tronquée. Au gré de rencontres, du hasard parfois, mais aussi et surtout d'un travail rigoureux, Mpaka a transformé une collection au départ modeste en un impressionnant corpus d'archives photographiques.

Choix d'œuvre :

Magloire Mpaka Banona (né en 1990 à Kinshasa ; vit et travaille à Kinshasa)

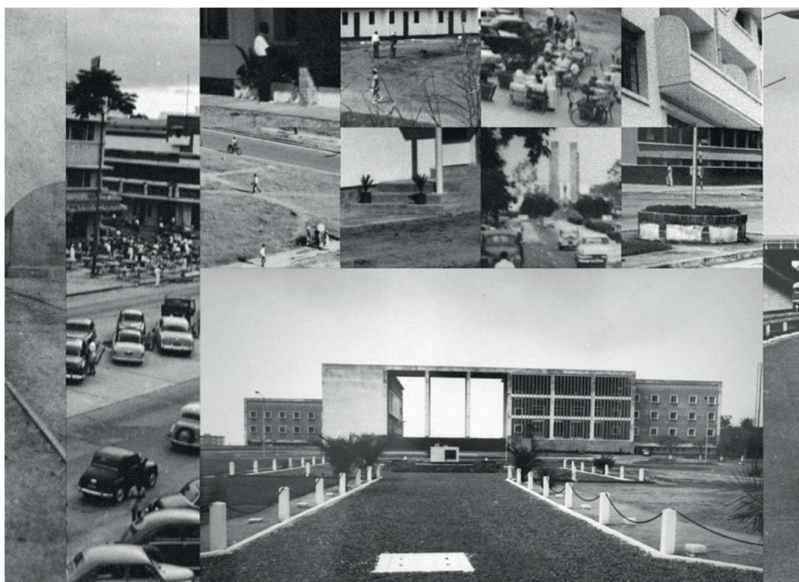
Photomontage proposé à partir de documents d'archives collectionnés de l'artiste,
Tirage numérique

VOIR

Photographe et réalisateur, Magloire Mpaka œuvre à la construction d'une archive en images de Kinshasa. Le Congo, explique-t-il est rongé par une crise de la mémoire urbaine. À ses yeux, il est crucial qu'existent, non seulement à l'étranger mais aussi au Congo, des archives qui documentent l'histoire des grandes villes du pays. Dans l'objectif à terme de créer un musée, Mpaka collectionne des photographies de la capitale congolaise prises entre les années 1900 et 1980. Ce travail est ardu. Dans des conditions économiques et d'accès souvent difficiles, il demande temps, énergie et conviction.

COMPRENDRE

Cette mosaïque de détails de documents d'archives appartenant à l'artiste donne à voir, d'une part, l'ampleur du projet et la passion qui la sous-tend, et exprime également l'écart que la collection illustre entre la ville coloniale telle qu'elle est représentée dans ces photographies, pour la plupart des œuvres de propagande, et la ville actuelle, sujet de Kinshasa Chroniques.



© DR Magloire Mpaka Banona

Autour de l'exposition

RENCONTRE POUR LES RELAIS DU HANDICAP ET DU CHAMP SOCIAL

Mercredi 10 février à 10h

Présentation de l'exposition, de l'offre culturelle et des outils d'accompagnement pour organiser une visite avec les publics en situation de handicap.

Durée : 2h, Gratuit, réservation obligatoire à handicap@citedelarchitecture.fr

VISITE DE L'EXPOSITION

Visite libre ou activité avec médiateur, découvrez l'exposition selon vos envies.

Votre correspondant est à votre écoute et vous guide dans la préparation de votre visite selon les publics que vous accompagnez.

CATALOGUE

Kinshasa Chroniques, Sous la direction de Dominique Malaquais, Institut des mondes africains, CNRS / Éditions de l'Œil, 2019, français et anglais, 384 pages, 30 €

Informations pratiques

CITÉ DE L'ARCHITECTURE & DU PATRIMOINE

Palais de Chaillot

1, place du Trocadéro - Paris 16e – M° Trocadéro / Iéna

Tél. 01 58 51 52 00 – www.citedelarchitecture.fr

Accès groupes avec élévateur pour les personnes à mobilité réduite

45 avenue du président Wilson - Paris 16e



TRANSPORTS

Métro : Trocadéro (lignes 9 et 6) sortie avenue Wilson

RER : Champ de Mars Tour Eiffel (RER C)

Bus : 22, 30, 32, 63, 72, 82

STATIONNEMENTS RÉSERVÉS À PROXIMITÉ :

59, avenue Albert de Mun / 93, avenue Kléber / 11, rue Benjamin Franklin / 12, avenue d'Eylau / 37, rue de Longchamp / 36, rue Lübeck

HORAIRES D'OUVERTURE

Tous les jours sauf le mardi de 11h à 19h - Nocturne le jeudi jusqu'à 21h

Fermé le 1er janvier, le 1er mai et le 25 décembre.

RENSEIGNEMENTS

Votre correspondant : Claire Munuera Ducoq

01 58 51 50 17 (du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 17h)

handicap@citedelarchitecture.fr

Retrouvez toute l'offre destinée aux publics en situation de handicap sur citedelarchitecture.fr - rubrique « [Visiter la Cité – Visiteurs en situation de handicap](#) ».

DES TARIFS ADAPTÉS

Individuels :

- Gratuité d'accès aux collections permanentes et aux expositions temporaires pour la personne en situation de handicap et son accompagnateur sur présentation d'un justificatif
- Pour une activité avec médiateur : 5€

En groupe :

Pour une visite libre : Gratuité d'accès au musée et aux expositions temporaires payantes : personne en situation de handicap et son accompagnateur / pas de paiement de droit de parole

Pour une activité avec médiateur : 60€ (nombre de participants, se renseigner auprès du correspondant)

RÉSERVER UN CRÉNEAU AVEC UN GROUPE

La réservation est **obligatoire** à handicap@citedelarchitecture.fr en mentionnant :

- le responsable du groupe : nom, prénom, téléphone portable, mail
- la structure : nom, adresse postale, téléphone, mail
- la/les date(s) et l'horaire que vous souhaitez
- le type de visite que vous choisissez : libre ou guidée (préciser le thème sélectionné)
- le type de publics que vous accompagnez
- le nombre de participants (se renseigner auprès de votre correspondant)

Aucun groupe non enregistré ne sera admis.

Horaires: tous les jours, sauf le mardi, 1 groupe par heure de 11h15 à 17h15.

CONFORT DE VISITE / MATÉRIELS MIS À DISPOSITION :

- Des fauteuils roulants manuels
- Des sièges pliants

Ces matériels sont disponibles gratuitement, sur demande, en échange d'une pièce d'identité. Pour les groupes, il est préférable d'en faire la demande à l'avance pour un accueil facilité à votre correspondant dédié.

À SAVOIR

- Les vestiaires ne sont ouverts que pour les casques et les parapluies.
- Le port du masque est obligatoire pour tous à partir de 11 ans.
- Le respect de la distanciation sociale est exigé.
- Du gel hydro alcoolique est en libre-service à l'accueil.

Expositions en cours et à venir

_Exposition

Paris 1910-1937. Promenades dans les collections Albert-Kahn

Du 16 septembre 2020 au 5 juillet 2021



Stéphane Passet, Paris, palais du Trocadéro vu de la tour Eiffel, date inconnu

Produite en partenariat avec le musée départemental Albert-Kahn, cette exposition explore à travers l'image, le Paris de la Belle époque à la fin des années 1930. À partir des autochromes et des films produits par les opérateurs des Archives de la Planète, l'exposition dresse un portrait de la ville et révèle le glissement d'une capitale intemporelle vers une métropole soucieuse de progrès et tournée vers l'avenir.

[En savoir plus](#)

_Laboratoire du logement

Transformer à grande échelle, nouveau défi de la durabilité. Bordeaux, Amsterdam.

Du 16 octobre 2020 au 12 avril 2021



©Marcel van der Burg

Sur le thème de la revitalisation des grands ensembles, l'exposition montre la détermination d'architectes et maîtres d'ouvrage, à transformer plutôt que démolir. Deux projets emblématiques, l'un dans le logement social à Bordeaux, l'autre dans le secteur privé à Amsterdam, déploient la problématique de leur transformation.

[En savoir plus](#)

Accrochage Hommage à Notre-Dame de Paris



© DR CAPA

Au cœur des collections permanentes, la Cité rend hommage à Notre-Dame de Paris, à travers une exposition-dossier présentant l'histoire de ce monument et le projet de sa restauration. Cette exposition-dossier évoque l'histoire du monument depuis sa construction au 12e siècle jusqu'au début du 19e siècle. Exceptionnellement, la Cité accueille dans cette exposition des œuvres originales de la flèche de Notre-Dame de Paris avec entre autre, la tête de l'apôtre saint Thomas sous les traits d'Eugène Viollet-le-Duc, et surtout le coq de la flèche retrouvé le lendemain de l'incendie dans les décombres de la Cathédrale.

Cette exposition se fait aussi l'écho du chantier de restauration de la cathédrale en offrant au visiteur un suivi régulier du déroulé des opérations.

[En savoir plus](#)